

Lucius Shepard

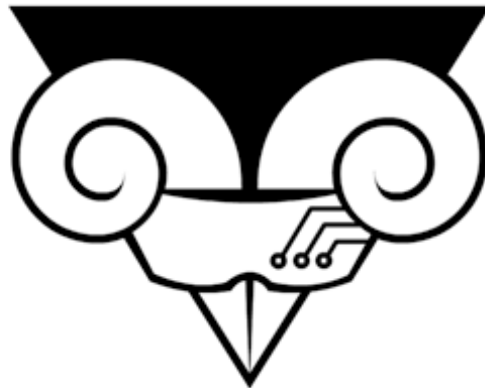
Le Dragon Griaule





Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Béal'

Ouvrage publié sur la direction de Jean-Daniel Brèque et Olivier Girard.

Traduit de l'anglais [US] par Jean-Daniel Brèque.

ISBN : 978-2-84344-376-3

Code SODIS : en cours d'attribution

Parution : septembre 2011

Version : 1.1 — 06/10/2011

Illustration de couverture & illustrations intérieures © 2011, Nicolas Fructus

© 1984, 1988, 1989, 2003, 2010 & 2011, by Lucius Shepard

© 2011, Le Béal', pour la présente édition

L'Homme qui peignit le dragon Griaule



En dehors de celles de la collection Sichi, les seules œuvres connues de Cattanay se trouvent à la Galerie de la ville de Ratisbonne : un groupe de huit huiles sur toile dont la plus remarquable s'intitule Femme aux oranges. Ces tableaux constituent son apport à une exposition d'élèves des beaux-arts inaugurée quelques semaines après qu'il eut quitté sa ville natale pour partir vers le Sud et gagner Teocinte afin d'y présenter sa proposition aux pères de la cité ; il est peu probable qu'il ait été avisé de leur accrochage, et encore moins qu'il ait été informé de l'accueil indifférent que leur réserva la critique. Pour un spécialiste moderne, le plus intéressant de ces tableaux, le plus révélateur des futures préoccupations de Cattanay, est sans doute l'Autoportrait qu'il a peint à l'âge de vingt-huit ans, soit un an avant son exil.

La plus grande partie de la toile est une surface noire richement vernie, où l'on distingue vaguement les lattes d'un parquet. Deux balafres d'or traversent cette noirceur, encadrant une partie des traits émaciés de l'artiste ainsi que l'épaulette de sa chemise. L'effet de perspective incite à penser que nous contemplons l'artiste de haut, peut-être à travers un trou dans le toit, et qu'il lève vers nous des yeux éblouis de lumière tandis que ses lèvres se crispent en une grimace d'intense concentration. En voyant cette peinture pour la première fois, j'ai été frappé par l'atmosphère de tension qui en émanait. J'avais l'impression de découvrir un homme emprisonné dans la ténèbre derrière deux barreaux dorés, tourmenté par la possibilité de la lumière par-delà les murs. Et bien que ce soit là la réaction d'un historien de l'art et non celle, plus naïve et par conséquent plus fiable, d'un simple amateur, il m'a également semblé que cet enfermement était volontaire, que l'artiste n'aurait eu aucune peine à s'en affranchir, mais qu'il avait compris que ce sentiment d'incarcération était essentiel à son ambition, ce qui l'avait donc amené à s'enchaîner à ce déni de perception aussi pénible que totalement déraisonnable...

Reade Holland, Ph. D.

Méric Cattanay ou La Politique de la conception

I.

En 1853, dans un lointain pays du Sud, en un monde séparé du nôtre par la plus infime marge de possibilité, la vallée de Carbonales, une région fertile entourant la cité de Teocinte et réputée pour sa production d'argent, d'acajou et d'indigo, était placée sous la domination d'un dragon nommé Griaule. Il y avait d'autres dragons en ce temps-là, vivant pour la plupart sur des îlots rocheux à l'ouest de la Patagonie — de minuscules créatures irascibles, dont la plus grande avait à peine la taille d'une alouette. Mais Griaule était l'une des Bêtes géantes qui avaient régné sur un âge antique. Au fil des siècles, il avait grandi jusqu'à mesurer sept cent cinquante pieds au garrot et plus de six mille pieds de la queue au museau. (Il convient de préciser ici que la croissance des dragons n'était pas due à l'apport de calories, mais à l'absorption d'une énergie engendrée par le passage du temps.) N'eût été un charme mal jeté, Griaule aurait péri depuis plusieurs millénaires. Saisi de crainte à l'instant décisif, le sorcier dont la mission était de l'occire — et qui savait que l'effet de ricochet magique mettrait sa vie en péril — avait raté sa cible d'un pouce du fait de cette minuscule défaillance. Bien que l'on ait perdu toute trace du thaumaturge, Griaule était demeuré en vie. Son cœur avait cessé de battre, son souffle s'était tu, mais son esprit continuait d'écumer, d'émettre les sinistres vibrations qui asservissaient tous ceux qui restaient trop longtemps dans son champ d'influence.

La domination exercée par Griaule était indéfinie. Les habitants de la vallée attribuaient leur caractère grincheux aux années passées sous son ombre mentale, mais on connaissait d'autres régions dont les peuplades affichaient leur hostilité envers le reste du monde sans pour autant blâmer un dragon ; à les croire, c'était également l'influence de Griaule qui justifiait les raids qu'ils lançaient fréquemment sur leurs voisins, car ils étaient au fond des gens très pacifiques — mais, là encore, cela ne relevait-il pas tout simplement de la nature humaine ? La preuve la plus irréfutable de la primauté de Griaule, peut-être, c'était qu'en dépit de la fortune en argent offerte à quiconque le tuerait, personne n'y était encore parvenu. On avait élaboré des centaines de plans à cet effet, et tous avaient échoué, soit parce qu'ils étaient stupides, soit parce qu'ils étaient impraticables. Les archives de Teocinte débordaient de schémas décrivant des épées géantes animées par la vapeur et autres machines improbables, dont chacun des concepteurs, à force de séjourner dans la vallée, avait fini par rejoindre les rangs de sa population morose. Et ils poursuivaient le cours de leur vie, s'en allant parfois mais revenant toujours, liés à la vallée, jusqu'à ce jour du printemps 1853 où Méric Cattamay vint proposer que l'on peignît le dragon.

C'était un jeune homme efflanqué aux abondants cheveux noirs et au visage pincé ; il était vêtu d'une blouse de rapin et d'un large pantalon de paysan et agitait les bras pour souligner son propos. Ses yeux s'écarquillaient lorsqu'il était à l'écoute, comme si son cerveau était gorgé d'illumination, et, de temps à autre, il évoquait de façon incohérente « la manifestation conceptuelle de la mort en tant qu'œuvre d'art ». Et bien que les pères de la cité n'eussent aucune certitude sur ce point, bien qu'ils fussent prêts à le croire tout simplement affligé de manières contestables, il leur semblait quand même qu'il se moquait d'eux. Bref, cet homme n'était pas du genre auquel ils étaient enclins à se fier. Mais, comme il était venu à eux armé d'un monceau de tableaux et de diagrammes, ils se sentaient obligés de l'écouter avec attention.

« Je ne crois pas que Griaule pourrait percevoir une menace dans un processus aussi subtil que l'art, leur dit Méric. Nous procéderons comme si nous allions l'illustrer, orner son flanc d'une authentique vision, alors que cependant nous l'empoisonnerons avec la peinture. »

Les pères de la cité exprimèrent leur incrédulité et Méric attendit patiemment qu'ils se tussent. Il n'appréciait guère de traiter avec ces notables. Assis derrière leur longue table, la face revêche, sous un plafond noirci de suie évoquant la chape d'une sombre pensée qui leur serait commune, ils lui rappelaient les marchands de vins de Ratisbonne le jour où leur guilda avait refusé le portrait de groupe qu'il avait composé.

« La peinture est parfois une substance létale, reprit-il après qu'ils eurent cessé de maugréer. Prenez le vert Véronèse, par exemple. C'est un dérivé d'oxyde de chrome et de baryum. Une simple bouffée vous terrasserait. Mais nous devons mener cette entreprise avec sérieux. Si nous nous contentions de lui badigeonner le flanc, il verrait clair dans notre jeu. »

Pendant la première phase des opérations, expliqua-t-il, on construirait une tour de levage, équipée d'échelles et de monte-charge, qui prendrait appui sur les plaques supra-orbitaires du dragon ; ceci permettrait d'avoir accès à une plate-forme de chargement de sept cents pieds carrés, doublée d'un camp de base, que l'on aménagerait derrière l'œil. Selon ses estimations, quatre-vingt-un milliers de planches seraient nécessaires à leur construction et, si l'on affectait quatre-vingt-dix ouvriers à celle-ci, les travaux seraient achevés dans un délai de cinq mois. D'autres ouvriers, encadrés par des chimistes et des géologues, exploreraient le terrain environnant en quête de dépôts de calcaire (un matériau qui serait fort utile pour la couche d'apprêt) et de sources de pigments, soit organiques, soit minérales comme l'azurite et l'hématite. D'autres équipes auraient pour tâche de nettoyer le flanc du dragon des algues, de la peau morte et autres résidus, puis de laminer la surface des écailles avec de la résine.

« Il serait plus facile de les blanchir à la chaux vive, ajouta-t-il. Mais en procédant ainsi, nous perdrons les couleurs et les reliefs dus à la croissance et au vieillissement, et je pense que ces formes définiront la nature de notre création. Sinon, celle-ci ne serait qu'un vulgaire tatouage ! »

On installerait des citernes, des moulins à roue pour séparer les pigments du minerai brut, des moulins à billes pour les pulvériser, des malaxeurs pour les mélanger à l'huile. On installerait des cuves d'ébullition et des tours de calcination — des fournaies de quinze pieds de haut produisant la chaux vive utilisée pour la fabrication de la colle.

« Afin d'être plus accessibles, toutes ces installations se trouveront sur le crâne du dragon, dit-il. Plus précisément sur la plaque fronto-pariétale. » Il consulta ses notes. « Laquelle, d'après mes informations, fait trois cent cinquante pieds de large. Est-ce que cela vous semble exact ? »

La plupart des pères de la cité étaient abasourdis par cette perspective, mais l'un d'eux réussit à acquiescer et un autre demanda : « Combien de temps mettra-t-il à mourir ? »

— Difficile à dire, lui répondit-on. Qui sait quelle quantité de poison il est capable d'assimiler ? Cela ne prendra peut-être que quelques années. Mais, dans le pire des cas, en quarante ou cinquante ans, ses écailles auront laissé passer une quantité de produits chimiques suffisante pour affaiblir son squelette, et il s'effondrera comme une grange rongée par la pourriture.

— Quarante ans ! s'exclama l'un des sages.

— Ou cinquante. » Méric sourit. « Cela nous laissera le temps de porter l'œuvre à son achèvement. » Il franchit les quelques pas le séparant de la fenêtre et contempla les maisons en pierre blanche de Teocinte. C'était maintenant que ça se corsait, mais s'il ne s'était pas trompé sur ces notables, jamais ils ne le croiraient si la tâche leur semblait trop facile. Ils devaient avoir l'impression de faire un sacrifice, de s'attacher corps et âme à une noble entreprise. « Si quarante ou cinquante ans sont nécessaires, reprit-il, le projet épuisera vos ressources. En bois, en cheptel, en minéraux. Tout cela finira par succomber à l'usure. Vos vies aussi seront transformées. Mais je vous garantis que vous serez débarrassés de lui. »

Les pères de la cité poussèrent des cris outragés.

« Voulez-vous vraiment le tuer ? s'écria Méric en allant se planter devant eux, les deux poings sur la table. Cela fait des siècles que vous attendez un sauveur qui lui coupera la tête ou le pulvérisera dans un nuage de fumée. Jamais cela ne se fera. Oubliez les solutions de facilité. Mais je vous en propose une aussi pratique qu'élégante. Exploiter la terre même qu'il domine afin de le détruire. Ce ne sera pas facile, mais vous en serez débarrassés. Et c'est bien ce que vous voulez, n'est-ce pas ? »

Ils échangèrent des regards en silence, et il vit qu'ils le pensaient capable de tenir ses promesses et se demandaient si le coût n'était pas trop élevé.

« J'aurai besoin de cinq cents onces d'argent pour embaucher des ingénieurs et des artisans, reprit Méric. Réfléchissez-y. Je vais consacrer quelques jours à examiner votre fameux dragon... à inspecter ses écailles et autres détails. À mon retour, vous me donnerez votre réponse. »

Les pères de la cité grommelèrent, se grattèrent la tête, mais, au bout du compte, acceptèrent de soumettre sa proposition aux corps constitués. Ils demandèrent un délai de réflexion d'une semaine et confièrent à Jarcke, la maïresse de Hangtown, le soin de lui faire découvrir Griaule.

La vallée, qui s'étendait sur soixante-dix milles du nord au sud, était bordée de part et d'autre par des collines boisées dont les flancs fripés et les crêtes épineuses accrédaient l'idée que des bêtes sommeillaient au-dessous d'elles. En contrebas, on cultivait la banane, la canne à sucre et la pastèque, et, entre les parcelles, on trouvait des palmiers, des arbousiers et, de temps à autre, des figuiers pareils à des sentinelles. Jarcke et Méric descendirent de cheval au bout d'une demi-heure pour grimper sur un sentier en pente douce qui s'insinuait entre deux collines. En sueur, hors d'haleine, Méric déclara forfait au tiers de l'ascension ; mais Jarcke continua sa route sans remarquer sa défaillance. Par nature, elle était aussi abrupte que son nom : une femme courtaude au visage tanné par le soleil. Bien qu'elle parût de dix ans plus vieille que Méric, elle avait à peu

près son âge. Elle portait une tunique grise serrée à la taille par un ceinturon de cuir, où étaient passés quatre poignards de jet, et un rouleau de corde en bandoulière.

« C'est encore loin ? » lança Méric.

Elle se retourna en plissant le front. « Tu es sur sa queue. Le reste de son corps est de l'autre côté de cette colline. »

Un pic à glace poignarda l'abdomen de Méric et il baissa les yeux sur l'herbe, s'attendant à la voir s'effacer pour révéler des écailles miroitantes.

« Pourquoi on n'a pas gardé les chevaux ? demanda-t-il.

— Ils n'aiment pas venir par ici. » Elle eut un grognement amusé. « La plupart des gens non plus, d'ailleurs. » Et elle reprit sa route.

Trente minutes de marche, et ils arrivèrent sur l'autre flanc de la colline, celui qui surplombait la vallée. La pente était toujours ascendante, mais à un moindre gradient. Des chênes étiques et contrefaits poussaient au sein des buissons de cerisiers de Virginie, des insectes bourdonnaient parmi les hautes herbes. On aurait cru se trouver sur un plateau large de plusieurs centaines de pieds ; mais, devant eux, là où naissait une pente marquée, quantité d'épaisses colonnes d'un noir teinté de vert jaillissaient de la terre. Entre elles se déployaient des membranes de cuir, encroûtées de mottes de terre et festonnées de mousse. On eût dit les vestiges d'une antique palissade, et il en émanait le souffle spectral des ruines du passé.

« Ça, c'est les ailes, dit Jarcke. Le plus gros d'entre elles est enfoui, mais on en distingue des bribes sur le flanc de la falaise, et à proximité de Hangtown, il y a des coins où on peut se promener à leur ombre... sauf que je te le déconseille.

— J'aimerais jeter un coup d'œil au bord du précipice », dit Méric, incapable de détacher son regard de ces ailes ; bien que la surface des feuilles luisît au soleil brûlant, les ailes semblaient absorber toute lumière, comme si leur âge et leur étrangeté les dispensaient de toute réflexivité.

Jarcke le conduisit dans un bosquet où chênes et fougères enchevêtrés projetaient une pénombre verdâtre et où la terre semblait grimper vers les hauteurs. Elle boucla sa corde autour d'un chêne et en passa l'autre extrémité autour de la taille de Méric. « Tire une fois quand tu veux t'arrêter, deux quand tu veux être hissé », dit-elle, et elle commença à donner du mou afin qu'il pût reculer pendant qu'elle le retenait.

Lorsque Méric s'enfonça dans le bosquet, les fougères lui chatouillèrent la nuque et les feuilles de chêne lui piquèrent les joues. Soudain, il émergea en plein soleil. En baissant les yeux, il découvrit que ses pieds étaient calés sur un repli de l'aile du dragon, et, en les levant, il vit que celle-ci disparaissait sous un tapis de terre et de végétation. Après être descendu d'une douzaine de pieds supplémentaires, il tira sur la corde et se tourna vers le nord pour laisser courir son regard sur l'énorme renflement du flanc de Griaule.

Les écailles étaient des hexagones irréguliers de trente pieds de large sur quinze de haut ; leur couleur était un or pâle nuancé de vert, mais il y en avait aussi des blanches, drapées dans des lambeaux de peau morte, et d'autres recouvertes d'une mousse viride, et l'immense majorité d'entre elles étaient marbrées d'algues et de lichens qui semblaient dessiner les caractères d'un alphabet ophidien. Les oiseaux avaient niché dans les fêlures, les fougères avaient poussé dans les interstices, tels des milliers de panaches verts frémissant sous la brise. Méric eut le souffle coupé en contemplant l'immensité de ce jardin suspendu — on eût dit une lune fossile à la courbure

prononcée. L'idée de tous les siècles accumulés dans ces écailles lui donna le vertige, et il s'aperçut qu'il n'arrivait pas à détourner les yeux, comme s'ils restaient rivés à ce panorama pendant que son âme se flétrissait à mesure qu'il prenait conscience de la masse et de l'intemporalité de cette créature sur laquelle il rampait comme une mouche. Il perdit toute distance par rapport à la scène : le flanc de Griaule était plus vaste que le ciel, pourvu de sa propre gravité potentielle, et il lui semblait totalement raisonnable de marcher dessus sans jamais courir le risque de choir. C'est donc ce qu'il décida de faire, mais Jarcke, interprétant la tension de la corde comme un signal, le ramena vers elle, le traînant sur l'aile puis à travers les fougères, jusqu'à ce qu'il regagnât la clairière. Il resta allongé à ses pieds, muet, le souffle court.

« L'est gros, l'animal, hein ? » lança-t-elle en souriant.

Une fois que Méric put tenir sur ses jambes, ils se dirigèrent vers Hangtown ; mais ils n'avaient pas parcouru cent verges, le long d'un sentier sinuant entre les buissons, que Jarcke dégaina l'un de ses poignards pour le lancer sur une créature de la taille d'un raton laveur qui venait de surgir devant eux.

« Un siffleur, dit-elle en s'agenouillant près du cadavre afin de récupérer le poignard planté dans sa gorge. Ainsi nommé parce qu'il siffle en chargeant. Ça bouffe des serpents, mais ça s'attaque aussi aux enfants imprudents. »

Méric mit un genou à terre. Si le corps de l'animal semblait recouvert de poils noirs et ras, sa tête s'avérait glabre et d'une lividité cadavérique, avec une peau aussi plissée que s'il était resté trop longtemps dans l'eau. Il avait des yeux minuscules, un museau aplati et des mâchoires disproportionnées qui s'ouvraient sur des crocs redoutables.

« C'est des bestioles au dragon, expliqua Jarcke. Elles vivaient dans son trou du cul. » Elle serra l'extrémité d'une patte, en faisant jaillir des griffes incurvées. « Elles restaient accrochées là pour s'attaquer aux animaux qui s'approchaient trop près. Et quand les proies se faisaient rares... » Elle souleva la langue avec son poignard : elle était criblée de petites pointes qui la faisaient ressembler à une râpe à bois. « Eh bien, ces saletés léchaient Griaule pour bouffer. »

Vu de Teocinte, le dragon était apparu à Méric comme un élément du paysage, un gros lézard où subsistait encore une étincelle de vie, un résidu de sensibilité ; mais il commençait à se dire que cette étincelle de vie était bien plus complexe que tout ce qu'il avait pu concevoir.

« D'après ma grand-mère, reprit Jarcke, les dragons de jadis pouvaient s'envoler vers le soleil en un clin d'œil et retourner dans leur monde, et quand ils revenaient, ils rapportaient ici les siffleurs et autres créatures. Ils étaient immortels, qu'elle disait. Seuls les plus jeunes venaient chez nous car par la suite, ils devenaient trop gros pour voler sur Terre. » Jarcke fit une grimace. « Je sais pas si je dois croire ça.

— Alors tu es une imbécile », lâcha Méric.

Jarcke releva vivement la tête, les doigts tendus vers son ceinturon.

« Comment peut-on vivre ici et ne pas croire cela ? dit-il, surpris de s'entendre défendre un mythe avec autant de ferveur. Bon Dieu ! Ce... » Il se tut en la voyant esquisser un sourire.

Elle claqua la langue, apparemment ravie par quelque chose. « Allez, viens. Je veux être rendue à l'œil avant le crépuscule. »

Les ailes repliées de Griaule, totalement recouvertes d'herbes, de buissons et d'arbustes, formaient deux éminences pointues, et dans leur ombre se trouvaient Hangtown et l'étroit lac autour duquel elle s'était étendue. D'après Jarcke, ce lac provenait d'une rivière qui prenait sa source dans la colline située derrière le dragon et coulait à travers les membranes de son aile pour cascader sur son épaule. C'était splendide, ce qu'on voyait sous cette aile. Des fougères et des cataractes, partout. Mais le lieu était mauvais. De loin, la ville semblait pittoresque : cabanes rustiques, cheminées fumantes. À mesure qu'ils s'en approchaient, toutefois, les cabanes devenaient des masures bâties de guingois, avec fenêtres brisées et planches pourries ; sur le lac à la surface huileuse flottaient des abats et des détritrus. Exception faite de quelques hommes paressant devant leur porte, qui gratifièrent Méric d'un regard méfiant et Jarcke d'un salut maussade, il n'y avait personne dans les rues. Les mauvaises herbes frissonnaient sous la brise, les araignées trottaient entre les maisons et l'atmosphère était empreinte de torpeur et de dissolution.

Jarcke semblait gênée par sa ville. Elle ne chercha pas à lui en présenter les habitants, ne s'arrêtant que le temps d'attraper un rouleau de corde dans l'une des bâtisses, mais, comme ils progressaient entre les ailes pour gagner ensuite le cou hérissé d'épines — une forêt de pointes en or vert brunies par le couchant —, elle lui expliqua comment ils tiraient de Griaule leur maigre subsistance. Les herbes cueillies sur son dos étaient réputées comme charmes et médications, ainsi que les lambeaux de peau morte ; les artefacts légués par les précédentes générations avaient une certaine valeur aux yeux des collectionneurs.

« Et puis il y a les chasseurs d'écailles, dit-elle avec une moue de dégoût. Henry Sichi, de Port-Chantay, en offre un bon prix et, même si ça porte la poisse à ce qu'on dit, les plus audacieux vont jusqu'à les attaquer au burin pour les aider à tomber plus vite. »

L'épine poussant au-dessus des yeux de Griaule était spiralée comme une corne de narval et s'incurvait vers les ailes. Jarcke passa deux cordes dans les pitons qui y étaient fixés, noua la première autour de sa taille et la seconde autour de celle de Méric ; elle le pria d'attendre et entama sa descente en rappel. Quelques instants plus tard, elle lui demanda de la suivre. Il fut pris d'un nouvel accès de vertige en descendant ; loin, loin en bas, il aperçut un pied griffu, des crocs festonnés de mousse saillant d'une mâchoire démesurément longue ; puis il se mit à tourner sur lui-même et se cogna aux écailles. Jarcke l'attrapa et l'aida à s'asseoir sur le rebord de l'orbite.

« Merde ! » fit-elle en tapant du pied.

Sur l'écaille voisine, une section longue de trois pieds se mit à ramper avec lenteur. En regardant plus attentivement, Méric vit que si sa couleur et sa texture étaient identiques à celles de l'écaille, elle était séparée de celle-ci par une ligne aussi fine qu'un cheveu. Jarcke, une grimace de dégoût aux lèvres, continua d'effrayer la créature jusqu'à ce qu'elle fût hors de portée.

« C'est un pellicul, répondit-elle lorsqu'il lui demanda de quoi il s'agissait. Un genre d'insecte. Il a une longue trompe qu'il glisse entre ses écailles pour lui pomper le sang. Tiens, regarde. » Elle lui désigna une volée d'oiseaux qui rasait le flanc de Griaule ; un morceau d'or pâle s'en détacha et chut dans la vallée. « Les oiseaux les font tomber et leur bouffent les tripes quand ils se sont exposés au sol. » Elle s'accroupit près de lui et, au bout d'un temps, demanda : « Tu penses vraiment pouvoir y arriver ?

— À tuer le dragon, tu veux dire ? »

Elle acquiesça.

« Certainement », déclara-t-il, avant d'ajouter ce mensonge : « J'ai passé des années à élaborer ma méthode.

— Si tu dois stocker toute la peinture sur sa tête, comment tu feras pour la transporter là où tu dois peindre ?

— Pas de problème. On installera un réseau de conduites. »

Elle opina une nouvelle fois. « T'es un malin, toi », dit-elle ; et comme Méric, flatté, faisait mine de la remercier du compliment, elle l'interrompit pour dire : « Ça n'a rien de spécial. Être malin, c'est de naissance, c'est comme être grand. » Elle lui tourna le dos pour clore la conversation.

Quoique un peu las de s'émerveiller de tout, Méric ne put s'empêcher de tomber en arrêt devant l'œil. Large de soixante-dix pieds et haut de cinquante, il était protégé par une membrane opaque et luisante, étrangement vierge d'algues et de lichens, derrière laquelle on devinait des masses de couleur. Alors que le soleil rougeoyant achevait de sombrer entre deux lointaines collines, cette membrane frémit puis s'ouvrit en son centre. Avec la lenteur cérémonieuse d'un rideau de théâtre, les deux moitiés s'écartèrent pour révéler la lumière de l'humeur aqueuse. Terrifié à l'idée d'être vu par Griaule, Méric se leva d'un bond, mais Jarcke l'immobilisa.

« Tiens-toi tranquille et regarde. »

Il n'avait pas le choix — l'œil le magnétisait. La pupille était fendue et d'un noir sans relief, mais l'humeur aqueuse... jamais il n'avait vu de bleus, d'ors et d'écarlates aussi éclatants. Ce qu'il avait pris de prime abord pour de vagues reflets, d'étranges réfractions du soleil couchant, étaient en fait des réactions photiques d'une nature inconnue. Des ronds de sorcière lumineux naissaient dans les profondeurs de l'œil, formaient en grandissant des roues à moyeu, envahissaient l'humeur aqueuse où ils s'effaçaient... pour être remplacés par un nouveau contingent. Il sentit déferler en lui la pression du regard de Griaule, de son antique esprit, et, comme en réponse à cette pression, des souvenirs remontèrent à la surface de ses pensées. Des souvenirs particulièrement vifs. Le bol d'eau où il rinçait ses pinces figé par une nuit de gel hivernal : une délicate fleur d'un jaune boueux, aux pétales fracturés. Un archipel de peaux d'orange que sa maîtresse avait semées sur le sol de l'atelier. La colline de Jokenam sur laquelle il avait dessiné au point du jour les toits enneigés de Ratisbonne, pareils à des fragments de pavés éparpillés à ses pieds, sous des nuages bas et gris que transperçaient des rais de lumière argentés. On eût dit que ces images étaient évoquées pour être soumises à son examen. Puis elles s'en furent, balayées par ce qui semblait aussi un souvenir sans pour autant lui être familier. Il s'agissait essentiellement d'un paysage de lumière dans lequel il volait vers les hauteurs. Tout autour de lui, ce n'étaient que prismes et entrelacs de feu iridescent, une omniprésente cataracte lumineuse dont il parvint enfin au cœur aveuglant, son propre cœur gonflé de joie par sa force, sa maîtrise.

Le soir était tombé lorsque Méric finit par se rendre compte que l'œil était fermé. Il avait la bouche grande ouverte, les yeux dolents à force d'avoir regardé et la langue collée au palais. Assise dans l'ombre, Jarcke demeurait immobile.

« C'est... » Il dut déglutir pour s'éclaircir la gorge. « C'est pour ça que tu vis ici, n'est-ce pas ?

— En partie, répondit-elle. D’ici, je vois venir les choses. Des choses à admirer, des choses à étudier. »

Elle se leva, gagna le rebord de l’orbite et cracha dans le vide ; en contrebas s’étirait la vallée, grise et irréelle, et les replis des collines étaient à peine visibles dans l’obscurité.

« Je t’ai vu venir », dit-elle.

Huit jours plus tard, à l’issue d’une longue exploration et de maintes conversations, ils redescendirent à Teocinte. Celle-ci ressemblait à un champ de bataille — fenêtres cassées, murs couverts de slogans, rues jonchées d’éclats de verre, de lambeaux de drapeaux et autres détritiques —, comme si elle avait servi de théâtre à une émeute ou à une fête. Ce qui était le cas. Les pères de la cité reçurent Méric à l’hôtel de ville et lui apprirent que son plan avait été approuvé. Ils lui offrirent un coffre contenant cinq cents onces d’argent et déclarèrent que toutes les ressources de la communauté étaient à sa disposition. Ils lui proposèrent un chariot et une escorte pour se rendre à Ratisbonne avec le coffre et lui demandèrent si l’on pouvait entamer les travaux préliminaires en son absence.

Méric soupesa l’un des lingots d’argent. Sous son éclat glacé, il aperçut l’objet de son désir : deux années de liberté, trois peut-être, durant lesquelles il pourrait travailler à son œuvre sans être contraint d’accepter de commandes. Mais la confusion l’habitait désormais. Il jeta un coup d’œil à Jarcke : le regard tourné vers la fenêtre, elle le laissait décider seul. Il reposa le lingot dans le coffre et en referma le couvercle.

« Il faudra envoyer quelqu’un d’autre », dit-il. Et, tandis que les pères de la cité échangeaient des regards en biais, il s’esclaffa de la facilité avec laquelle il avait renoncé à tous ses rêves, à toutes ses espérances.

Onze ans avaient passé depuis mon dernier séjour dans la vallée, douze depuis le début des travaux de peinture, et j’ai été consterné par les changements survenus. Toute trace de verdure, arbres y compris, avait disparu de la plupart des collines. Mais c’était naturellement Griaule qui avait subi le plus d’altérations. On avait accroché des échafaudages à son dos ; des artisans suspendus à un réseau arachnéen de cordes rampaient sur son flanc ; et on avait peint ou apprêté toutes les écailles qui devaient l’être. La tour de levage montant jusqu’à son œil grouillait d’ouvriers et, la nuit, les cuves d’ébullition et les tours de calcination édifiées sur son crâne crachaient leurs flammes et leur fumée vers les hauteurs, donnant l’impression d’une fonderie dans les cieux. À ses pieds s’étendait une ville champignon peuplée de prostituées, de prolétaires, de joueurs, de vauriens et de soldats : devant le coût prohibitif du projet, les pères de la cité avaient créé une milice, qui pillait régulièrement les États voisins de Teocinte et avait posté des forces d’occupation dans certaines régions. Dans les enclos des abattoirs se massaient des troupeaux d’animaux terrorisés attendant d’être transformés en huile et en pigments. Dans les rues cahotaient des chariots chargés de minerais et de végétaux. J’avais moi-même transporté une cargaison de garance pour produire un pigment rosé.

Il n’était pas facile d’obtenir un rendez-vous avec Cattanay. Bien qu’il ne participât point aux travaux de peinture proprement dits, il était tout le temps en réunion avec les ingénieurs et les artisans, quand il ne se consacrait pas à l’aspect logistique de son entreprise. Lorsque je parvins

enfin à le rencontrer, je vis qu'il avait changé de façon aussi drastique que Griaule. Ses cheveux avaient viré au gris, de profondes rides lui creusaient le visage et son épaule droite était affligée d'une étrange bosse — souvenir d'une mauvaise chute. Il se fendit d'un sourire amusé quand je lui déclarai que je souhaitais acheter son œuvre, rassembler les écailles après la mort de Griaule, et je ne pense pas qu'il m'ait pris au sérieux. Mais la dénommée Jarcke, qui ne le quittait pas d'une semelle, lui assura que j'étais un homme d'affaires responsable et que j'avais déjà acquis les os et les crocs de Griaule, ainsi que la terre sur laquelle reposait son ventre (que j'ai réussi à revendre en vantant ses propriétés magiques).

« Enfin, fit Cattanay, il faut bien que ça appartienne à quelqu'un, je suppose. »

Il me conduisit au-dehors pour que nous contemplions l'œuvre.

« Vous ne les disperserez pas ? demanda-t-il.

— Non, lui assurai-je.

— Si vous me le garantissez par écrit, alors elles sont à vous. »

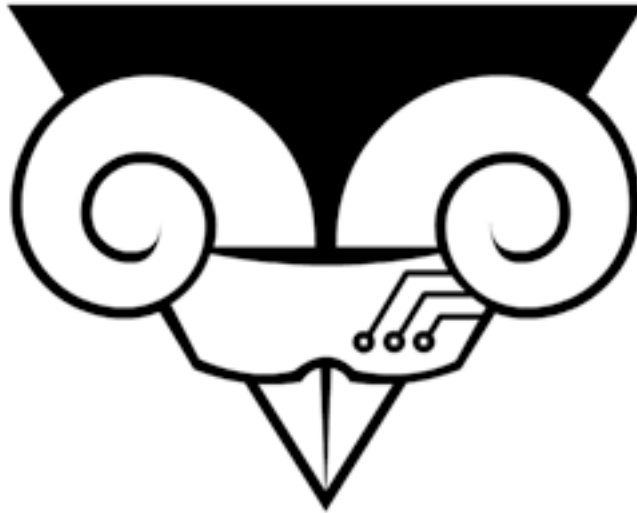
Comme je m'étais attendu à un long et pénible marchandage, je fus quelque peu surpris par sa réaction ; mais la question qu'il me posa ensuite me surprit encore plus.

« Vous trouvez ça bon ? »

Cattanay ne considérait pas son œuvre comme le fruit de son imagination ; à ses yeux, il se contentait de mettre en relief les formes qui apparaissaient sur le flanc de Griaule et, comme de nouvelles formes étaient produites après que la peinture eut séché, cela l'obligeait à réviser son travail en permanence. Il se considérait comme un artisan plutôt qu'un artiste. Et pour répondre à la question qu'il venait de me poser, on venait des quatre coins du monde pour s'émerveiller de son œuvre. Certains affirmaient discerner des aperçus de l'avenir dans la surface étincelante de la peinture ; d'autres subissaient des expériences transfiguratrices ; d'autres encore — artistes eux-mêmes — tentaient de capter un peu de l'œuvre sur leur toile, espérant se faire une réputation en produisant une copie passable de l'art de Cattanay. L'œuvre était de nature abstraite, une coulée d'or pâle sur le flanc du dragon ; mais, enfouies sous la surface laminée des écailles, affleuraient des myriades de couleurs iridescentes qui, à mesure de la course du soleil dans le ciel, en fonction des variations du jour, façonnaient d'innombrables formes et figures qui semblaient animées d'un mouvement incessant. Je ne tenterai pas d'en dresser la nomenclature, car il y en avait un nombre infini ; et elles étaient aussi variées que les conditions dans lesquelles on les observait. Mais je puis dire que le jour où j'ai rencontré Cattanay, moi qui suis le sens pratique même, un homme exempt de la moindre fibre visionnaire, j'ai eu l'impression de plonger dans l'œuvre comme en un tourbillon, de traverser des géométries de lumière, des entre-lacs d'arc-en-ciel qui se tissaient comme se tisse le liseré des nuages, et de voir défiler des orbes, des spirales et des roues fulgurantes...

Henry Sichi

Du commerce de Griaule



e-Béal'

Retrouvez tous nos livres numériques sur
e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?
Venez discutez avec nous sur
forums.belial.fr

Cet ouvrage est le vingt-neuvième livre numérique des Éditions du Béal'
et a été réalisé en septembre 2011 par Clément Bourgoïn
d'après l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-106-6).